

En attendant Cléo

Paris, Quartier Cinq, Jeudi 21 mai 2105

9h05. Comme chaque jour, je marche dans les rues de Paris livrées aux chaleurs écrasantes. Nous sommes en mai, le matin est encore là et il fait déjà trente-trois degrés. Je me mélange aux cyclistes, aux monoroues solaires et aux planches électriques. J'aime marcher. Du haut de mon mètre quatre-vingt-quinze, j'ai l'impression d'observer le monde à vitesse normale. Autour de moi, les bâtiments s'élèvent vers le ciel, coiffés de petites forêts et habillés de lianes qui s'entremêlent. La vie est douce ici, depuis l'interdiction des véhicules à énergie fossile et la grande limitation de vitesse. Les gens pressés sont dans le tunnel, pas dans les ruelles. Je déambule dans un Paris brûlant mais heureusement, les toitures de rue remplissent bien leur office, gardant un peu de la fraîcheur de la nuit tout en alimentant, grâce aux tuiles solaires, les bâtiments attenants et les brumisateurs d'eau de pluie à hauteur de sol. Je relève de temps en temps ma jupe afin de profiter au mieux de leur fraîcheur. Dans les années vingt, avant la crise anormative, les hommes n'avaient pas droit aux jupes, quelle hérésie !

9h21. Au carrefour de la rue des poètes, je m'arrête un instant devant le grand chêne. Il n'a que trente ans mais il est déjà majestueux, au milieu de son écosystème reconstitué, nourri par les canalisations reliées aux composteurs individuels des appartements du quartier. Depuis la grande plantation de 2070 et grâce à la loi végétale, le paysage est moins morose. Mais beaucoup ne le voient pas vraiment, figés chez eux devant les écrans de virtualisation ou dans un des deux T, le tunnel ou le téléphérique, à scruter les vitres animées pour distraire les usagers. Moi, je me noie dans le chêne et ma pensée s'envole, interrompue par une vibration de mon boîtier personnel. Un drone stationne à hauteur de mes yeux. Son petit écran s'allume et Cléo apparaît. Le message est court, sa voix douce et triste. Le ciel s'assombrit. Peut-être un satellite internet qui passe à basse altitude. Le bois des satellites dégradables assombrit toujours les cieux. Je lève les yeux en énonçant « répéter » et j'entends à nouveau sa voix : « Auguste, c'est mon dernier jour. Il faut qu'on se voie. Je t'attends chez Cinq ». La lumière décline encore. L'éclairage public s'allume autour de moi et l'air se couvre d'un éclat métallique. Je lève la tête. Dans le ciel, aucune trace de satellite. Les nuages, eux, sont là et l'orage arrive.

9h52. Pour rejoindre la ferme verticale, j'ai pris le tunnel au bout du corridor de verdure. Je sors de la cabine, un peu groggy par la vitesse. Devant moi, un des nombreux lacs artificiels qui récupèrent les eaux de pluie des gouttières de rue et les eaux usées des appartements. La pluie tombe dans le lac qui paraît assoiffé. Cela fait deux ans que je connais Cléo. Nous nous sommes rencontrés via le net de Cinq, la ferme de ce côté de la ville. Depuis, c'est notre point de ralliement pour les beaux et les moins beaux moments. Je passe sous un portique de désinfection et je traverse le parterre végétal devant le bâtiment. C'est une immense tour posée sur une base rotative, de sorte que chaque fenêtre reçoit la même quantité de lumière au cours de la journée. Les cinquante étages conçus pour nourrir cinquante mille personnes sont accessibles par cinq portes. Vue du ciel, la ferme est posée sur une étoile. J'entre par la porte Sud. La tour a été construite pendant les grandes années

d'Architecture Active, et l'escalier central, rond à sa base, fait face à chaque porte d'entrée vitrée. Les ascenseurs, eux, sont cachés derrière un grand mur sombre, pour inciter le chaland à ne pas les prendre. Un puits de lumière descend au creux de l'escalier et appelle le visiteur à monter à pied voir les fruits, légumes et céréales pousser à chaque étage. Le haut du bâtiment est réservé à la production qui n'est pas en hydroponie, afin de limiter le poids de la structure. J'attends.

09h59. Cléo n'est pas là. J'approche du stand central dans le hall et je saisis un cornet de fraises. Ça fera passer le temps. Mon boîtier vibre et affiche « Achat alimentaire 12 UDol / Solde restant 1532 UDol ». Je m'assois sur la première marche de l'escalier. Les fraises sont délicieuses, douces et sucrées. Le cornet en pâte de figues colle un peu à mes doigts. Déjà quarante ans que le plastique à usage unique est interdit et dix ans que tous les plastiques sont prohibés en vente aux particuliers, mais les emballages comestibles ont encore des progrès à faire. Je lèche mes doigts en regardant le lac artificiel au loin, à travers la porte vitrée. Dehors, le ciel est gris comme mes pensées. Cléo va partir. Cléo n'est pas là. Cléo. Une silhouette à travers la porte en acier de verre. Les nuages s'écartent. Aussi vite qu'un battement de cil, le ciel s'éclaire et le lac gris devient émeraude. L'éclairage public s'éteint. La porte s'ouvre. Ce n'est pas elle. Mon boîtier personnel vibre pour m'indiquer une heure pleine. Cléo n'est pas là.

12h21. Je suis rentré chez moi. Je commençais à sentir la faim, j'ai envoyé un message à Cléo pour qu'elle me rejoigne ici. Je cueille quelques légumes sur mon balcon. Ils sont beaux, nourris par mon compost et un goutte-à-goutte d'eau de pluie relié aux récupérateurs dans la petite forêt sur le toit. En période sèche, le récupérateur des eaux de la douche prend le relais pour alimenter les toilettes. Les matières sèches partent à l'égout, mais tout le reste finit en bas de l'immeuble, dans le lac que je contemple depuis mon balcon. Des lames de couleurs strient la surface des eaux. La filtration naturelle est une belle invention. Le bleu nuit en son centre scintille de minuscules éclats blancs. Une fine écume déposée sur les bords, au niveau des pontons en bois. C'est le vent qui, en pleurant dans les eaux, crée la brillance de la lumière. Des enfants jouent à s'éclabousser dans la chaleur du mois de mai. La vie est douce ici.

15h12. Toujours pas là. J'attends son silence. J'ai dormi un peu. J'ai préparé quelques douceurs et un thé anglais attend sur le feu, comme à la belle époque. Il paraît que le thé efface les souvenirs et réchauffe les pensées. J'attends.

21h01. Dehors, une pluie fine abreuve le lac. Le voyant du niveau d'eau de l'appartement est au vert. Si les vraies cigarettes existaient encore, j'allumerais un long tube et je regarderais son bout incandescent brûler dans la nuit. Il fait froid ce soir, je tourne le panneau solaire du balcon et j'allume le chauffage qui se trouve de l'autre côté. La batterie dans la buanderie fait un petit bruit au démarrage. J'ai froid. J'aimerais qu'elle soit là. On est au 22ème siècle mais on n'a encore rien inventé de mieux que la chaleur humaine. Une musique calme, un peu vieillotte, émane de l'appartement d'à côté. La voisine est sur son balcon elle aussi. Elle parle à quelqu'un dans ses écouteurs en écoutant sa vieille musique, je crois que c'est du jazz. A notre étage, il n'y a que des solappartements, donc pas de place pour une deuxième personne sur le balcon. Cléo n'est toujours pas là. L'inquiétude a laissé sa place à la lassitude. Pour tromper mon ennui, j'envoie des volutes imaginaires à la voisine qui ne me regarde même pas. Quel but ici, pour moi ?

21h05. Une bise approche et souffle sur ma joue, je lève la tête de ma cigarette imaginaire et aperçois un mini drone à portée infrarouge avancer vers mon solobalcon. Une boîte époxy pend au bout du bras articulé. Mon boîtier vibre et Cléo dans mon oreille crie quelque chose. Elle a l'air affolé et euphorique à la fois. Je distingue quelques mots dans son discours incohérent. J'entends des mots confus, comme désolée, désistement, départ, demain, voyage, viens, vite, vole. Mon cœur s'emballa. Les départs vers Mars n'ont lieu que tous les 23 mois et ils sont toujours pleins. Je détache la petite boîte du drone qui repart furtivement dans la nuit scintillante.

21h06. Mon boîtier personnel vibre et envoie le code de sécurité à la boîte. Elle bippe, elle s'ouvre, un cri échappe de ma bouche. Le Ticket en titane brille dans la nuit comme une vieille cigarette dont la cendre saupoudrerait le sol de mon balcon d'une poussière magique. Il illumine le visage de la voisine qui a stoppé net sa conversation et me regarde, éberluée. Peu de gens, finalement, ont la chance de voir un jour un Ticket. J'étais en cinquième position sur la liste d'attente. Je pensais n'avoir aucune chance.

21h07. Tout se mélange dans ma tête, je pense pêle-mêle à la voisine et à tous les migrants du monde. Je pense au balcon de la voisine et aux caravelles de Colomb. Il faudrait casser la cloison entre nos deux solappartements pour qu'elle en ait un, un peu plus grand. Je pense aux colons du 18ème siècle vers l'Amérique, aux migrants du 21ème siècle vers l'Europe, aux Lunaires installés depuis trente ans à peine. Tout se mélange. La voisine est-elle née ici, à Paris, dans le quartier numéro Cinq ? Est-elle venue d'un endroit qui m'est inconnu mais cher à son cœur, chercher une vie meilleure ? Migrer, finalement, c'est simplement recommencer ailleurs ce que l'on n'a pas encore commencé ici. N'est-ce pas là le seul but de la vie, commencer ? Pourquoi pas là-bas ? Pourquoi pas sur Mars ? Là ou ailleurs, peu importe. Avec Cléo, ça ira. On commencera, on arrêtera, on finira puis on reprendra et à la fin, on mourra.

21h08. Je lui envoie un message : « viens, je t'attends ».

22h12. Un autre message : « où es-tu ? viens ».

01h25. Cléo n'est pas là. Je ne dors pas.

8h21. Elle n'est pas venue. Je n'ai pas dormi de la nuit. Presque douze heures depuis le Ticket, douze heures de plus sans Cléo. Je l'appelle en descendant dans la rue par le toboggan de mon étage, le Ticket dans la poche de ma jupe. Je n'ai pas dormi et je sais que la journée va être éprouvante. Cléo ne décroche pas. Je n'en peux plus de t'attendre. Sur Mars, seras-tu vraiment là ? Je marche d'un bon pas vers mon destin, guidé par la confiance de ceux qui ne savent rien.

9h00. Je commande un drone. J'entre mon adresse et le nom de la voisine. Mon boîtier vibre l'heure pleine en même temps qu'il affiche « Achat course drone 7 UDol / Solde restant 1425 UDol ». Le drone arrive, fait tourner l'air autour du grand chêne. J'enveloppe le Ticket dans plusieurs feuilles de l'arbre et le confie au bras du drone. La voisine n'aura pas d'appartement plus grand, mais une planète entière à découvrir. J'espère pour elle qu'elle rencontrera Cléo.

9h05. Comme chaque jour, je marche dans les rues de Paris livrées aux chaleurs écrasantes. Nous sommes en mai, le matin est encore là et il fait déjà trente-trois degrés. Autour de moi, les bâtiments s'élèvent vers le ciel, coiffés de petites forêts et habillés de lianes qui s'entremêlent. La vie est douce ici.